

SESSION 2025

**CAPLP
CONCOURS EXTERNE**

**Section : LANGUES VIVANTES – LETTRES
ALLEMAND - LETTRES**

**EPREUVE ECRITE DISCIPLINAIRE ET DE
DISCIPLINE APPLIQUEE DE LETTRES**

Durée : 6 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Il appartient au candidat de vérifier qu'il a reçu un sujet complet et correspondant à l'épreuve à laquelle il se présente.

Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier. Le fait de rendre une copie blanche est éliminatoire.

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours externe du CAPLP de l'enseignement public :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EFE	0221J	102	9364

Texte 1 : Paul Veyne, *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas. Souvenirs*, Paris, Albin Michel, 2014.

Paul Veyne (1930-2022) est un historien et universitaire français, spécialiste de la Rome antique.

« Rien n'est plus important que le choix d'un métier, mais, le plus souvent, le hasard en dispose », écrit La Bruyère, ou peut-être Chamfort¹. C'est vrai dans mon cas. J'avais huit ou neuf ans, j'étais élève à l'école primaire de Cavaillon et je me promenais sur la colline herbeuse qui domine la bourgade, quand une pointe
5 d'amphore romaine qui gisait à terre m'est tombée par hasard sous les yeux.

Ce fut un choc : c'était un de ces objets sans prix qu'on met dans les musées, son argile grise et poreuse, usée par le temps, était d'une race plus antique que nos lisses vaisselles actuelles et sa forme irrégulière, pétrie à la main, était d'une ère
10 antérieure à nos mécaniques. Elle était tombée dans notre siècle comme tombe des cieux un aérolithe², mais elle venait, non d'un autre monde, mais d'un monde aboli, dont je savais qu'il avait existé « avant » le nôtre : c'était écrit dans un des manuels de mon école, or rien au monde n'était supérieur à un livre. Mon tesson³ était marqué par le temps et la disparition de toutes choses, à laquelle il avait échappé. Ce qui le distinguait des timbres-poste que collectionnait un de mes camarades et dont les livres
15 ne daignaient jamais parler.

Je rapportai en hâte mon trésor à la maison et, pour lui faire un sort digne de lui, j'allai dénicher dans le grenier un objet abandonné : une cloche de verre qui abritait le bouquet de mariage de ma mère [...]. C'est souvent vers cet âge de huit ans qu'un
20 gamin s'enflamme pour ce qui sera l'occupation de toute sa vie, si la vie en veut bien.

Deux années plus tard, au lendemain de la défaite de 1940, un autre choc fut décisif. Le fils de bourgeois que je n'étais pas entra en classe de sixième classique. Le professeur de lettres nous dit que tout homme cultivé devait avoir lu deux livres, la Bible et Homère. La Bible n'était pas de mon âge, dit sévèrement ma mère. L'*Illiade*, l'admirable *Illiade*, m'ennuya, mais l'*Odyssée* [...] m'a enthousiasmé (l'octogénaire que
25 je suis devenu en sait encore de longues pages par cœur).

Je me suis donc rendu chez le libraire du bourg, pour savoir si l'auteur de l'*Odyssée* n'aurait pas écrit d'autres livres encore. Un bouquin à couverture jaune, intitulé *Hymnes homériques*, me tombe dans les mains ; je l'ouvre et, pour la deuxième fois, je tombe dans un monde *autre*.

¹ Chamfort : Sébastien-Roch Nicolas dit Chamfort (1740-1794) est un poète, journaliste et moraliste français.

² Aérolithe : météorite.

³ Tesson : morceau de poterie cassée.

Texte 2 : Jean-Paul Sartre, *Les mots*, Paris, Gallimard, 1964.

J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute : au milieu des livres. Dans le bureau de mon grand-père, il y en avait partout ; défense était faite de les épousseter sauf une fois l'an, avant la rentrée d'octobre. Je ne savais pas encore lire que, déjà, je les révérais, ces pierres levées ; droites ou penchées, serrées comme des briques sur les rayons de la bibliothèque ou noblement espacées en allées de menhirs, je sentais que la prospérité de notre famille en dépendait. Elles se ressemblaient toutes, je m'ébattais dans un minuscule sanctuaire, entouré de monuments trapus, antiques qui m'avaient vu naître, qui me verraient mourir et dont la permanence me garantissait un avenir aussi calme que le passé. Je les touchais en cachette pour honorer mes mains de leur poussière mais je ne savais trop qu'en faire et j'assistais chaque jour à des cérémonies dont le sens m'échappait : mon grand-père – si maladroit, d'habitude, que ma mère lui boutonnait ses gants – maniait ces objets culturels avec une dextérité d'officiant. Je l'ai vu mille fois se lever d'un air absent, faire le tour de sa table, traverser la pièce en deux enjambées, prendre un volume sans hésiter, sans se donner le temps de choisir, le feuilleter en regagnant son fauteuil, par un mouvement combiné du pouce et de l'index puis, à peine assis, l'ouvrir d'un coup sec « à la bonne page » en le faisant craquer comme un soulier. Quelquefois je m'approchais pour observer ces boîtes qui se fendaient comme des huîtres et je découvrais la nudité de leurs organes intérieurs, des feuilles blêmes et moisies, légèrement boursoufflées, couvertes de veinules noires, qui buvaient l'encre et sentaient le champignon.

(Extrait de la première partie : « Lire »).

Texte 3 : Jean-Paul Sartre, *Les mots*, Paris, Gallimard, 1964

À peine eus-je commencé d'écrire, je posai ma plume pour jubiler. L'imposture était la même mais j'ai dit que je tenais les mots pour la quintessence des choses. Rien ne me troublait plus que de voir mes pattes de mouche échanger peu à peu leur luisance de feux follets contre la terne consistance de la matière : c'était la réalisation de l'imaginaire. Pris au piège de la nomination, un lion, un capitaine du Second Empire, un Bédouin s'introduisaient dans la salle à manger ; ils y demeureraient à jamais captifs, incorporés par les signes ; je crus avoir ancré mes rêves dans le monde par les grattements d'un bec d'acier. Je me fis donner un cahier, une bouteille d'encre violette, j'inscrivis sur la couverture : « Cahier de romans. » Le premier que je menai à bout, je l'intitulai : « Pour un papillon. » Un savant, sa fille, un jeune explorateur athlétique remontaient le cours de l'Amazone en quête d'un papillon précieux. L'argument, les personnages, le détail des aventures, le titre même, j'avais tout emprunté à un récit en images paru le trimestre précédent. Ce plagiat délibéré me délivrait de mes dernières inquiétudes : tout était forcément vrai puisque je n'inventais rien. Je n'ambitionnais pas d'être publié mais je m'étais arrangé pour qu'on m'eût imprimé d'avance et je ne traçais pas une ligne que mon modèle ne cautionnât. Me tenais-je pour un copiste ? Non. Mais pour un auteur original : je retouchais, je rajeunissais ; par exemple, j'avais pris soin de changer les noms des personnages. Ces légères altérations m'autorisaient à confondre la mémoire et l'imagination. Neuves et tout écrites, des phrases se reformaient dans ma tête avec l'implacable sûreté qu'on prête à l'inspiration. Je les transcrivais, elles prenaient sous mes yeux la densité des choses. Si l'auteur inspiré, comme on croit communément, est autre que soi au plus profond de soi-même, j'ai connu l'inspiration entre sept et huit ans.

(Extrait de la seconde partie : « Écrire »).

Texte 4 : Nathalie Sarraute, *Enfance*, Paris, Gallimard, 1983.

Nathalie Sarraute (1900-1999), née Natalia Ilinitchna Tchernia, a passé ses premières années entre la Russie, où elle est née, Paris et la Suisse.

Je suis dans ma chambre, à ma petite table devant la fenêtre. Je trace des mots avec ma plume trempée dans l'encre rouge... je vois bien qu'ils ne sont pas pareils aux vrais mots des livres... ils sont comme déformés, comme un peu infirmes... En voici un tout vacillant, mal assuré, je dois le placer... ici peut-être... non, là... mais je me demande... j'ai dû me tromper... il n'a pas l'air de bien s'accorder avec les autres, ces mots qui vivent ailleurs... j'ai été les chercher loin de chez moi et je les ai ramenés ici, mais je ne sais pas ce qui est bon pour eux, je ne connais pas leurs habitudes...

Les mots de chez moi, des mots solides que je connais bien, que j'ai disposés, ici et là, parmi ces étrangers, ont un air gauche, emprunté, un peu ridicule... on dirait des gens transportés dans un pays inconnu, dans une société dont ils n'ont pas appris les usages, ils ne savent pas comment se comporter, ils ne savent plus très bien qui ils sont...

Et moi je suis comme eux, je me suis égarée, j'erre dans des lieux que je n'ai jamais habités... je ne connais pas du tout ce pâle jeune homme aux boucles blondes, allongé près d'une fenêtre d'où il voit les montagnes du Caucase... Il tousse et du sang apparaît sur le mouchoir qu'il porte à ses lèvres... Il ne pourra pas survivre aux premiers souffles du printemps... Je n'ai jamais été proche un seul instant de cette princesse géorgienne coiffée d'une toque de velours rouge d'où flotte un long voile blanc... Elle est enlevée par un djiguite⁴ sanglé dans sa tunique noire... une cartouchière bombe chaque côté de sa poitrine... je m'efforce de les rattraper quand ils s'enfuient sur un coursier... « fougueux »... je lance sur lui ce mot... un mot qui me paraît avoir un drôle d'aspect, un peu inquiétant, mais tant pis... ils fuient à travers les gorges, les défilés, portés par un coursier fougueux... ils murmurent des serments d'amour... c'est cela qu'il leur faut... elle se serre contre lui... Sous son voile blanc ses cheveux noirs flottent jusqu'à sa taille de guêpe...

Je ne me sens pas très bien auprès d'eux, ils m'intimident..., mais ça ne fait rien, je dois les accueillir le mieux que je peux, c'est ici qu'ils doivent vivre... dans un roman... dans mon roman, j'en écris un, moi aussi, et il faut que je reste ici avec eux... avec ce jeune homme qui mourra au printemps, avec la princesse enlevée par le djiguite... et encore avec cette vieille sorcière aux mèches grises pendantes, aux doigts crochus, assise auprès du feu, qui leur prédit... et d'autres encore qui se présentent...

Je me tends vers eux... je m'efforce avec mes faibles mots hésitants de m'approcher d'eux plus près, tout près, de les tâter, de les manier... Mais ils sont rigides et lisses, glacés... on dirait qu'ils ont été découpés dans des feuilles de métal clinquant... j'ai beau essayer, il n'y a rien à faire, ils restent toujours pareils, leurs surfaces glissantes miroitent, scintillent... ils sont comme ensorcelés.

À moi aussi un sort a été jeté, je suis envoûtée, je suis enfermée ici avec eux, dans ce roman, il m'est impossible d'en sortir...

Et voilà que ces paroles magiques... « Avant de se mettre à écrire un roman, il faut apprendre l'orthographe »⁵... rompent le charme et me délivrent.

⁴ Djiguite : cavalier d'élite.

⁵ La narratrice reprend les paroles qu'a prononcées un adulte, après qu'il a parcouru le cahier dans lequel elle s'essaie à écrire un roman.

Document iconographique



Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867), *Autoportrait à vingt-quatre ans*, 1804.
Huile sur toile, 78 x 71 cm
Chantilly, Musée Condé (Château de Chantilly)

Documents didactiques

Atelier d'écriture :

À la manière des auteurs des textes étudiés au cours de cette séance, replongez-vous dans votre enfance et racontez (en 15 lignes minimum) comment est née votre vocation.

Indiquez l'événement ou l'expérience qui vous a donné l'envie d'exercer un métier ou qui vous a donné le goût pour une activité.

Intégrez à votre devoir une photographie illustrant votre parcours, votre vocation.

L'atelier se déroule sur trois séances. Lors de la deuxième, les élèves prennent appui sur les conseils écrits de l'enseignant pour améliorer leur texte. Lors de la troisième, ils le saisissent et le finalisent sur ordinateur.

Barème

Syntaxe : /3

Orthographe : /3

Temps du passé : /2

Récit d'anecdotes ou événements à l'origine d'une vocation : /8

Respect de la longueur attendue : /1

Mise en page : /2

Illustration : /1

Extrait d'un texte d'élève

En 2003, à Orléans, ma mère a accouché de triplés, ma sœur, mon frère et moi-même. Quelques années plus tard, à l'entrée à l'école primaire, mes parents se sont séparés ; depuis ma mère s'est toujours débrouillée seule pour élever ses trois enfants.

J'ai toujours eu pour figure masculine l'exemple de mon grand-père maternel, avec qui je partage beaucoup de temps et d'activités. C'est en grande partie grâce à lui que j'ai découvert ma passion pour le bricolage et le travail manuel. Grâce à lui, j'ai su que je n'exercerai pas un métier derrière un bureau devant un écran d'ordinateur. Ce qui m'a orientée vers l'électricité, ont été les cours de physique-chimie que j'ai eus au collège à partir de la cinquième. Je m'intéressais beaucoup aux cours qui avaient un lien avec l'électricité.

Arrivée en troisième, il a fallu faire le choix d'une entreprise pour y effectuer un stage d'observation d'une semaine, je savais déjà que je voulais faire un bac pro et souhaitais vraiment que ce stage m'aide dans mon choix d'orientation.

Ayant à plusieurs reprises déjà évoqué mon intérêt pour les cours de physique devant ma mère, elle m'avait donc proposé d'effectuer mon stage avec le mari électricien de l'une de ses amies. Ce stage m'a permis de pouvoir être sûre de mon choix dans le domaine de l'électricité.

Après avoir fait ce choix pour l'électricité, certaines personnes ont essayé de me dissuader car, selon elles, c'est un domaine essentiellement masculin, ou encore on pensait que je ne réussirais pas à me faire une place dans une classe de garçons. Cependant, mes proches surtout ma mère et mes grands-parents ont toujours été là pour me soutenir.

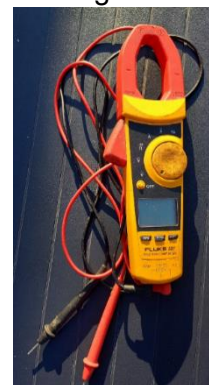
Au lycée, malgré les craintes de mes professeurs au début, je me suis très vite intégrée et n'ai jamais eu de problèmes, contrairement aux idées reçues, ce milieu masculin est pour moi très protecteur. C'est la meilleure partie de mon parcours scolaire.

Un objet représente mon parcours scolaire jusqu'à aujourd'hui, la persévérance dont j'ai pu faire preuve dans mes choix, pour réussir malgré les idées reçues et les préjugés que j'ai pu entendre.

Cet objet est une pince ampèremétrique que mon oncle m'a offerte à mon entrée en seconde. Elle avait appartenu à mon cousin électricien décédé alors qu'il venait de créer son entreprise.

Cet objet m'a permis de ne rien lâcher et d'avoir une source de motivation pour, moi aussi, réussir dans le domaine de l'électricité tout comme lui.

Cynthia M.



1. Après avoir présenté l'ensemble du dossier, vous proposerez des pistes d'analyse et d'interprétation du texte n° 2. (6 points)
2. Dans le texte n° 2 (Depuis « Dans le bureau de mon grand-père » jusqu'à « avec une dextérité d'officiant. », ligne 1 à 13), vous analyserez les propositions subordonnées. (6 points)
3. Dans le cadre de l'objet d'étude « Devenir soi : écritures autobiographiques », vous concevrez et rédigerez, à partir de ce dossier, une séquence pédagogique destinée à une classe de seconde professionnelle et qui comportera obligatoirement un travail sur la langue. (8 points)